



HAL
open science

Langue comme vecteur du patrimoine culturel

Leszek Kolankiewicz

► **To cite this version:**

Leszek Kolankiewicz. Langue comme vecteur du patrimoine culturel. Enseigner et apprendre le polonais langue étrangère, 2014, 9782900463024. hal-02162337

HAL Id: hal-02162337

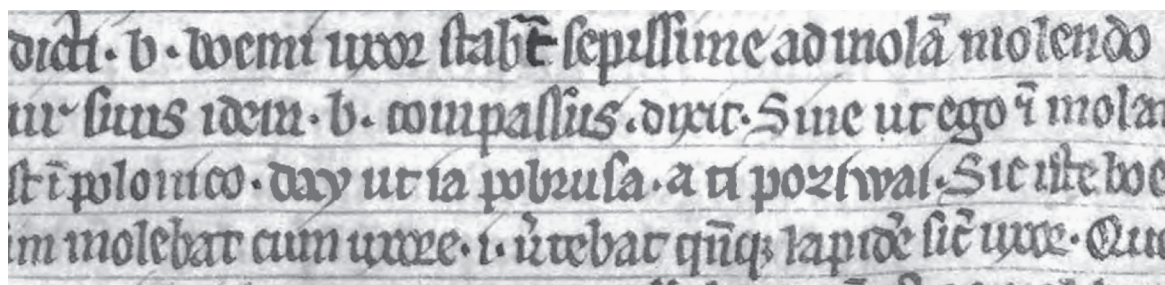
<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02162337v1>

Submitted on 21 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ENSEIGNER ET APPRENDRE LE POLONAIS LANGUE ÉTRANGÈRE



SOUS LA DIRECTION

DE **Leszek Kolankiewicz**
ET D' **Andrzej Zieniewicz**

CENTRE DE CIVILISATION POLONAISE
UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

POLONICUM, CENTRE D'ENSEIGNEMENT DE POLONAIS LANGUE ÉTRANGÈRE
UNIVERSITÉ DE VARSOVIE

LANGUE COMME VECTEUR DU PATRIMOINE CULTUREL

Dans la Convention de l'UNESCO pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel, adoptée à Paris, le 7 octobre 2003, parmi les différents domaines du patrimoine, sont mentionnées en premier lieu *les traditions et expressions orales, y compris la langue comme vecteur du patrimoine culturel immatériel*¹. Mais comment devrait-on comprendre l'idée de la langue comme vecteur – ou plutôt véhicule – du patrimoine culturel immatériel? Dans l'esprit de cette Convention, la langue doit être protégée non pas en tant que système, mais comme un outil destiné entre autres à produire des relations et des liens entre hommes. Là, faisons parler un exemple.

Nous nous souvenons aujourd'hui de Georges Dumézil avant tout comme d'un comparatiste possédant une érudition extraordinaire, presque légendaire, qui avait pendant plus de trente ans dirigé les recherches sur la religion des peuples indo-européennes à l'École Pratique des Hautes Études à Paris et qui, au Collège de France, a obtenu la chaire de civilisation indo-européenne. Linguiste de génie, il maniait une trentaine, peut-être même une quarantaine de langues² et, parmi ses mérites les plus

¹ Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. Paris, le 17 octobre 2003, MISC/2003/CLT/CH/14, article 2, titre II: <http://unesdoc.unesco.org/images/0013/001325/132540f.pdf>

² Ces chiffres impressionnants ont été cités par Claude Lévi-Strauss lors de la cérémonie d'introduction de Dumézil à l'Académie Française: « Vous maniez trente ou quarante langues, les unes mortes comme le sanscrit, l'avestique, le grec ancien, le latin, le vieil islandais; d'autres vivantes et qui, en plus de celles de la famille indo-européenne – iraniennes, romanes, germaniques, scandinaves, celtiques, slaves – comprennent aussi le turc et, en Amérique, le quechua; sans oublier ces redoutables langues du Caucase qui comptent une multitude de consonnes, mais presque pas de voyelles... ». Réponse de M. Claude Lévi-Strauss au discours [de réception] de M. Georges Dumézil (discours prononcé dans la séance publique le jeudi 14 juin 1979, Paris, Palais de l'Institut): <http://www.academie-francaise.fr/reponse-au-discours-de-reception-de-georges-dumezil>

importants, il faut compter son travail pour la sauvegarde des langues caucasiennes, plus spécialement de la langue oubykh. À la fin des années vingt, à l'époque où il était professeur d'histoire des religions à l'Université d'Istanbul, il avait pu lire la première description de cette langue déjà en voie d'extinction, la description qui contenait beaucoup de lacunes, puisque son auteur, habitant de Tiflis, avait perdu la plupart de ses notes de terrain, au cours des insurrections et de l'invasion de l'Armée Rouge en Géorgie. Dumézil avait donc décidé de compléter cet ouvrage, en continuant les recherches dans le même village, dans le district d'Adapazarı. Il y a retrouvé une trentaine d'hommes âgés qui possédaient encore leur langue maternelle, langue que Lévi-Strauss considérait redoutable à juste titre du point de vue phonétique, puisqu'elle se composait de quatre-vingt-deux consonnes et seulement de trois voyelles ! Dumézil a réussi à apprendre cette langue par l'intermédiaire de ces vieillards et, après quelques années de recherches sur le terrain, il a publié la monographie *La langue des Oubykhs*. Il était pressé, sachant que la langue oubykh était vraiment en train de disparaître. Quand il est retourné dans ce même village plus de vingt ans après, il n'y a rencontré qu'une personne, cette fois réellement la dernière, qui parlait oubykh. Dumézil a aussi été témoin de la disparition progressive des vieillards d'un autre village, dans le district de Manyas, mais, au dernier moment, il avait réussi à nouer avec eux des relations étroites, vives et chaleureuses, comme il le dit lui-même dans ses entretiens avec Didier Eribon³. Et c'est là que nous arrivons au cœur de notre propos. Il s'est ainsi lié d'amitié avec l'un des hommes, Tevfik Esenç, ancien maire du village Hacı Osman, élevé par ses grands-parents, à qui ces derniers avaient appris des contes, des légendes, des chroniques et des proverbes oubykhs, il était un puriste de sa langue, pourvu d'une mémoire extraordinaire. Dumézil a correspondu avec lui et l'a invité à plusieurs reprises chez lui à Paris. Il ne le tenait pas pour un

³ Cf. Dumézil, Georges, Eribon, Didier, Entretiens, Paris 1987, Gallimard.

informateur ordinaire, mais pour son collaborateur. Dans toutes les publications abkhazo-adygiennes de Dumézil, il est d'ailleurs mentionné comme un auteur à part entière. Comprenant parfaitement l'importance de sauver sa langue, Esenç considérait cette collaboration comme l'œuvre de sa vie.

Dans cet exemple, le travail sur la sauvegarde d'une langue est ainsi fondé sur une relation humaine. Et Dumézil soupçonnait-il qu'il allait se lier d'amitié avec l'ancien maire du village oubykh ? Ce qui les a rapprochés, c'était l'amour d'une langue, et ce lien est aujourd'hui fort au point que nous ne pouvons pas détacher le nom de l'un du nom de l'autre, alors qu'ils ont disparu tous les deux. Leurs relations se sont construites lors d'un contact oral dans une langue, c'était un rapport vivant, proche et bienveillant qui s'est fait dans un face à face, indispensable au fonctionnement des sociétés telles que celle d'Oubykhs lesquels, à travers des contes, des légendes et des proverbes, parlaient d'eux-mêmes à eux-mêmes.

La langue comme vecteur du patrimoine culturel immatériel peut être aussi considérée comme outil d'un dialogue *sui generis* avec les générations précédentes, avec les morts. Carl Gustav Jung est connu avant tout comme un psychanalyste opposé à Freud, comme le créateur d'un concept de types psychologiques à travers les notions d'introversiion et d'extraversiion, du concept de l'inconscient collectif, des archétypes et du concept de synchronicité acausale. Il est aussi l'auteur du *Livre rouge*, un récit autobiographique sur la descente aux enfers, dont nous avons pu voir l'original calligraphié sur parchemin au Musée Guimet, à Paris, en automne 2011 ; il est également l'auteur de *Septem sermones ad mortuos*, *Les sept sermons aux morts*.

Contrairement à l'idée répandue que les âmes après la mort accèdent à l'omniscience et à la connaissance directe (*Maintenant nous voyons dans un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui je connais en partie, mais alors*

*je connaîtrai comme je suis connu*¹), Jung était d'avis qu'elles ne savent que ce qu'elles avaient su au moment de la mort, comme si la connaissance n'était accessible qu'aux âmes qui résident dans un corps vivant. Ainsi les morts pourraient-ils inquiéter les vivants : ils veulent rester en contact avec ceux qui sont en vie et qui participent aux changements du monde, ils veulent entendre des réponses aux questions qui les perturbent, puisqu'elles sont restées insolubles au moment de leur mort, ils veulent acquérir le savoir qu'ils n'ont pas acquis de leur vivant. C'est pourquoi Jung identifiait l'inconscient collectif avec le pays des morts. Pour acquérir ce savoir, les morts, comme les silhouettes de l'inconscient, ont besoin de la conscience, des personnes vivantes².

Ainsi, cela se passerait comme dans la mémorable séquence du film de Tadeusz Konwicki, *Jak daleko stąd, jak blisko*, où Maks, qui s'est suicidé, rend visite à son ami Andrzej, dans un immeuble de Varsovie. Il apparaît sur un balcon, puis entre dans l'appartement qu'il semble visiter.

Andrzej: *C'est toi, Maks ?*

Maks: *Oui, c'est moi.*

Andrzej: *Je t'ai attendu pendant des années, que tu viennes me dire comment c'est là-bas.*

Maks: *Et toi, comment va la vie ?*

Andrzej: *En fait, rien n'a changé.*

Maks: *Quelques livres de plus, et là, un enfant dort.*

Andrzej: *Deux enfants dorment là-bas. Après ta mort, un de plus est né.*

Maks: *Ma photo.*

¹ 1^{ère} épître de Saint Paul apôtre aux Corinthiens, 13 : 12.

² Cf. Jung, Carl Gustav, *Ma vie. Souvenirs, rêves et pensées*, recueillis et publiés par Aniéla Jaffé, Paris 1973, Gallimard.

Andrzej: *Oui, c'est ta dernière photo. Tu nous manques toujours.*

Maks: *Je voulais voir comment vous allez.*

Andrzej: *Et toi, comment va la vie?*

Maks: *Mais je ne suis pas en vie.*

Andrzej: *Viens alors, je te montrerai la mienne ¹.*

Mais dans quelle langue parle-t-on avec les morts? Puisque ce sont nos ancêtres, nous leur parlons probablement dans leur langue maternelle. La langue serait-elle ainsi l'outil permettant de nouer le lien avec les couches les plus profondes de notre psyché, avec notre patrimoine le plus caché. Cette relation, ce dialogue que nous entretenons avec les ancêtres est la substance même de la culture.

C'est pourquoi il est utile d'apprendre la langue de ses ancêtres.

¹ Cf. *Jak daleko stąd, jak blisko*, scénario et mise en scène de Tadeusz Konwicki, 1972.